

Les arts visuels Après l'université?

Jany Lavoie

La création dans les universités
Numéro 44, automne–septembre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42817ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, J. (1987). Les arts visuels : après l'université? *Liaison*, (44), 41–42.



Les arts visuels Après l'université?

par Jany Lavoie

Le témoignage d'un de mes profs me revient vivement à l'esprit en amorçant cette réflexion sur la pertinence d'un programme universitaire en arts visuels. Il avait fréquenté l'Université d'Ottawa quelque dix ans plus tôt et racontait que, de la douzaine de personnes qui avaient terminé leur bac. en même temps que lui, seulement trois gagnaient maintenant leur vie comme artistes. Je savais que de son côté, il travaillait comme un fou et arrivait à peine à faire vivre sa famille. Ça m'a frappée. Et je me suis demandée : est-ce que moi, je vais y arriver? Aurais-je passé quatre ans à étudier en arts (et à m'endetter!) pour finalement faire autre chose? J'ai pris la chose plus au sérieux à partir de là. En arts, on a tendance à rêver un peu.

Mais pour quelles raisons une si mince proportion des étudiant-e-s réussissent-elles-ils à percer le marché? Tout d'abord, y a-t-il trop de personnes qui choisissent ce domaine, comme beaucoup choisissaient les sciences sociales il y a vingt-cinq ans? À cette époque, le courant social-démocrate qui s'imposait à travers le monde révolutionnait tranquillement le décor sociopolitique. On se cherchait une nouvelle identité collective, on avait besoin de gens pour réaménager les structures sociales. Le domaine en attiré beaucoup, qui ne recherchaient pas simple-

ment un emploi, mais une adhésion aux grands mouvements de leur époque. Un phénomène similaire se produit aujourd'hui en arts visuels. À la recherche de nouvelles valeurs, l'individu y poursuit la quête d'une meilleure connaissance de soi. Cette recherche, qui se manifestait depuis plusieurs années par un intérêt accru pour la psychologie, se poursuit avantagement à travers un processus créatif. Et elle mène ultimement à une qualité de vie supérieure.



Au niveau de la collectivité, les arts visuels suscitent un intérêt grandissant. Des expositions présentant des artistes contemporains, tels Miro et Picasso, attirent des foules nombreuses, phénomène qu'on n'aurait jamais vu il y a dix ans. Notons cependant que la fréquentation des œuvres visuelles accuse un retard par rapport aux œuvres musicales, par exemple. La musique vient à nous de multiples façons; on fréquente les grands compositeurs et interprètes en achetant un disque, en écoutant la radio. Sans cesse se renouvellent les occasions de saisir de l'information et d'accéder à une meilleure appréciation du monde musical. Il y a quelques semaines, en juin, on présentait à la télé des extraits de chansons d'il y a quinze, vingt ans, dont entre autres Lindberg, chantée par Charlebois. Résolument moderne, cette chanson a séduit le public de l'époque et on la diffusait souvent à la radio. On écoutait sans sourciller ce texte ultra-contemporain. À cette même époque, je voyais encore les musées et les galeries d'art comme des endroits qu'on fréquente les dimanche après-midi pluvieux. Je voyais les œuvres d'art comme des espèces de monstres sacrés. Certaines personnes très riches ou très étranges en exhibaient dans leurs maisons, comme pour souligner une différence de statut.

Lentement, les choses ont changé, les musées sont devenus plus accueillants, des programmes gouvernementaux subventionnent la création, des

œuvres sont intégrées au patrimoine architectural.

Malgré cela, encore peu de jeunes artistes réussissent à poursuivre dans leur domaine. Personnellement, j'attribue en partie cet échec aux types de formation que proposent, d'une part, les universités, et d'autre part, les collègues.

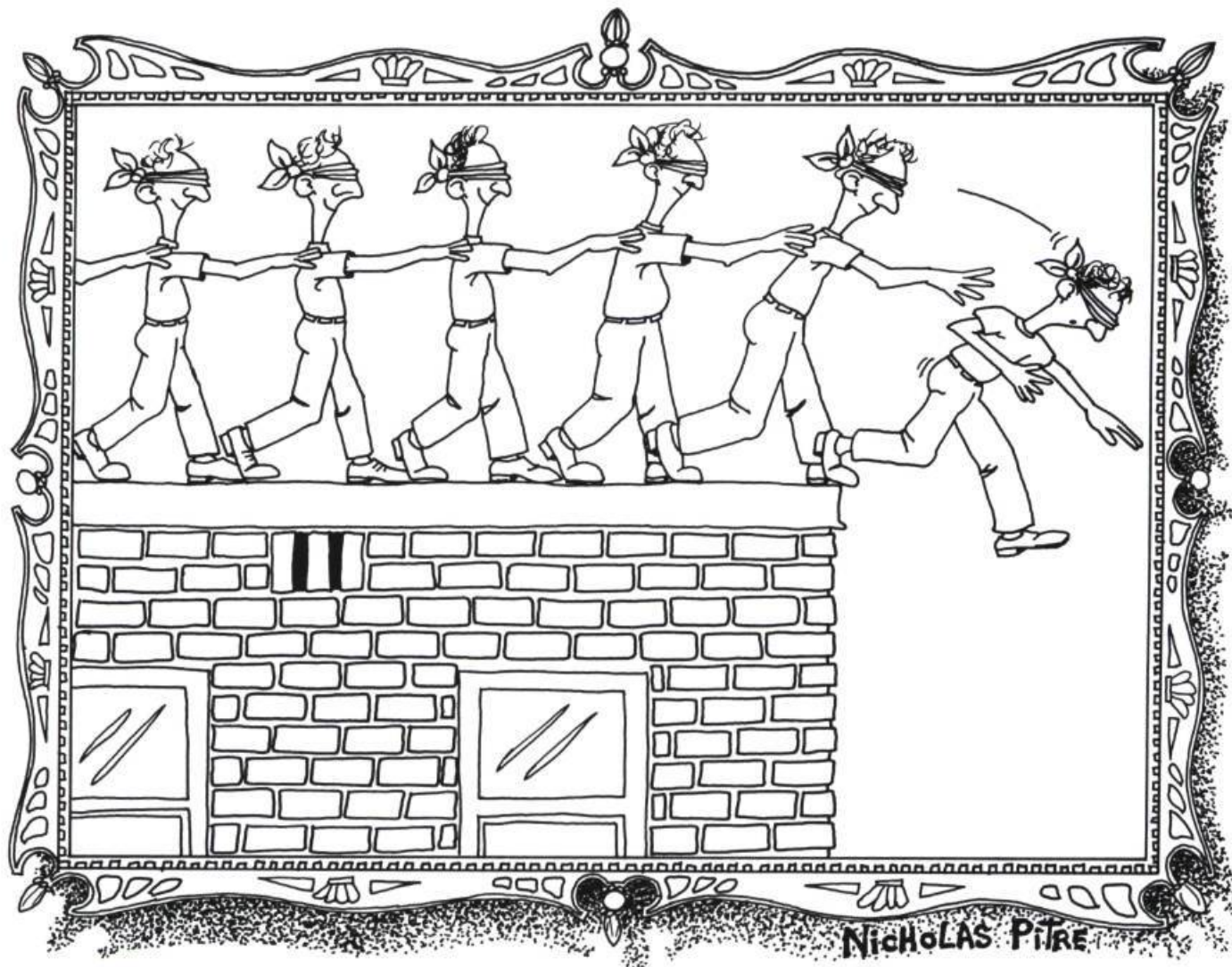
Dans le premier cas, on encourage la recherche *pure*, non assujettie aux besoins du marché, mais plutôt dirigée vers la filière institutionnelle, c'est-à-dire les galeries d'art contemporain, les musées et les gouvernements avec leurs différents programmes de subventions. Soit dit en passant, cette voie devient de moins en moins accessible car les critères de sélection favorisent un type d'intervention artistique qui s'est nettement précisé au cours des dernières années.

Les collègues, pour leur part, offrent une formation pratique, axée sur le rendement plutôt que sur la recherche. On se préoccupe de fournir aux étudiant-e-s de bonnes chances d'accéder au marché du travail en ajustant les programmes aux besoins du marché.

En sortant du collège, on manque peut-être de versatilité et d'une vision d'ensemble, mais on a de bonnes chances de trouver un emploi, de mettre en pratique les connaissances acquises et de les faire fructifier. En sortant de l'université, on a de bonnes chances de n'avoir d'autre travail que celui qu'on se donne soi-même. Des années de vaches maigres se profilent à l'horizon et plusieurs décident de considérer leur bac. en arts visuels comme un épisode culturel dans leur vie.

Quelque part entre ces deux extrêmes, un vaste territoire mérite d'être exploité. Je pense à la qualité du graphisme japonais, du design italien, des affiches et des illustrations d'Europe de l'Est. Voilà des exemples de disciplines qui se rattachent au commerce et à l'industrie tout en présentant des défis artistiques indiscutables. Quand on considère les succès commerciaux du Japon et, plus récemment, de l'Italie, quand on s'arrête aux qualités plastiques et graphiques de leurs produits, on devine chez eux l'intégration d'artistes dans bien plus de secteurs qu'on ne le fait ici.

Je me souviens d'avoir visité une exposition superbe au Musée des arts décoratifs de Montréal. On y présentait des objets en verre soufflé, fabriqués par des artisans vénitiens. La virtuosité technique et la folie créatrice qui se dégageaient de ces objets ont boule-



versé ma perception du mot artisanat. Je ne suggère pas la transformation de l'université en centre d'artisanat haut de gamme!... Mais l'acceptation d'une diversité dans les intérêts et les attentes de ses client-e-s. Rétablissons des ponts entre l'université et le monde réel, ne snobons pas les étudiant-e-s qui ont envie de notions pratiques.

Je considère légitimes les attentes des gens qui, en quatre ans, espèrent développer des outils efficaces pour comprendre, connaître et pénétrer le marché artistique. J'encourage ces personnes à prendre des initiatives et à s'informer; à exiger l'implantation de cours en gestion des arts; à oser remettre en question le contenu des programmes. Il faut s'organiser et se serrer les coudes. Laisser de côté l'individualisme légendaire des artistes et utiliser le pouvoir du groupe.

À ce sujet, le biculturalisme d'Ottawa ne facilite pas les choses. On voit, d'une part, les Canadiens anglais, en position de force avec les deux-tiers de la clientèle. D'autre part, le groupe des francophones est morcelé : certaines personnes préfèrent s'assimiler au groupe

majoritaire, par exemple en intitulant leurs œuvres en anglais. D'autres arrivent du Québec et, se sentant peu d'affinité psychique avec le reste du groupe, demeurent dans une relative solitude pendant leur séjour. De plus, on ne décourage pas, au contraire, la compétition entre étudiant-e-s ou entre petits groupes (de travail, de pensée). Mais après leurs études, combien de ces personnes, tantôt si affairées à compétitionner, se trouvent dans la même situation : bénéficiaires de chômage ou de bien-être social!?

Je dépeins un tableau plutôt noir... Bien sûr, il y a de l'entraide, du feedback entre étudiant-e-s, des amitiés qui se nouent. Mais il y a de la place pour une plus grande concertation.

Avant de conclure, voici quelques conseils pour celles et ceux qui se dirigent en arts visuels. C'est à force d'en faire qu'on devient bon. En sortant de l'université, on sait un peu mieux ce qui nous intéresse. À partir de là, il faut travailler, en laissant la passion au vestiaire. Il faut développer un esprit critique par rapport aux opinions d'autrui. Il ne faut pas avoir peur de la confron-

tation. La confrontation avec le milieu scolaire, avec les professeurs, constitue un bon apprentissage.

Le témoignage d'une étudiante que j'ai connue est pertinent à cet égard. Celle-ci entreprend un nouveau cours. Le prof laisse entendre ce qu'il attend des étudiant-e-s comme type de travaux. Elle n'a pas l'intention de se conformer à la *petite saveur du jour*. Elle poursuit sa démarche personnelle tout au long de la session, malgré l'hostilité du professeur. Ce mauvais climat affecte sa production, qui baisse, et elle se voit décerner une note décevante en fin de session. Mais, philosophe, elle considère important d'avoir tenu son bout, d'avoir affirmé ses convictions. *À long terme, ça rapporte. Sur le coup, c'est heavy : on sent le regard des autres, implacable. Celui de la société par le fait même. Mais tu apprends à développer des mécanismes de défense, à t'affirmer. C'est formateur.* □

Membre du comité de rédaction de **Liaison**, **Jany Lavoie** termine sa maîtrise en arts visuels à l'Université du Québec à Hull.